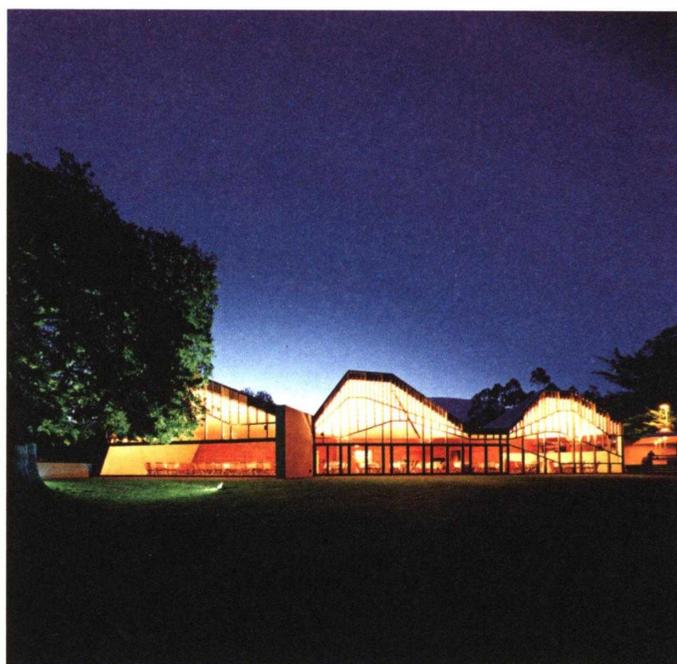
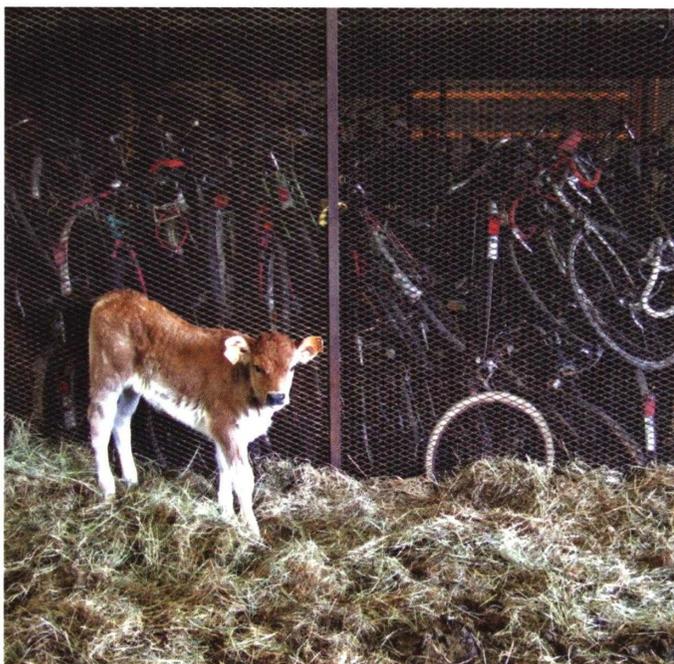


LE MOOK
AUTREMENT



LA VILLE
CRÉATRICE DE
RESSOURCES



SOMMAIRE

Renouer autrement avec la nature

P. 4 **La petite agriculture : pour une culture rurale au cœur de la ville**

Barbara Monbureau, paysagiste (Redon).

P. 9 **Durable comme la pierre**

Gilles Perraudin, architecte (Lyon).

P. 12 **Faire cohabiter la nature et les réseaux de traitement des déchets**

Jean-François Capeille, architecte (Paris).

P. 15 **La rurbanisation des campagnes européennes**

Kai Vöckler, artiste et urbaniste (Francfort).

Aménager le territoire à partir de ses ressources

P. 18 **Dans l'Ouest américain : même le vide est urbanisé !**

Matt Coolidge, fondateur du CLUI, le centre d'interprétation de l'aménagement du territoire (Los Angeles).

P. 23 **La ressource de Bombay, c'est sa « bay »**

Rahul Mehroratra, urbaniste (Boston / Bombay).

P. 26 **Design écopolitique des pays nordiques**

Johannes Molander Pedersen, architecte associé de l'agence NORD (Copenhague).

P. 30 **Sans prise de risque, Helsinki ira en enfer !**

Tuomas Toivonen, architecte-urbaniste et artiste multimédia, co-fondateur de NOW office (Helsinki).

Territoires intelligents

P. 34 **Les bidonvilles comme énergies durables**

Teddy Cruz, architecte (San Diego, USA), lauréat en 2011 du Global Award pour l'architecture durable.

P. 39 **Les transports et la question sociale**

Jean-Pierre Orfeuill, professeur à l'Institut d'urbanisme de Paris de l'Université Paris Est Créteil, et président du conseil scientifique et d'orientation de l'IVM (Institut pour la Ville en Mouvement).

P. 43 **Des territoires numériques plus souples**

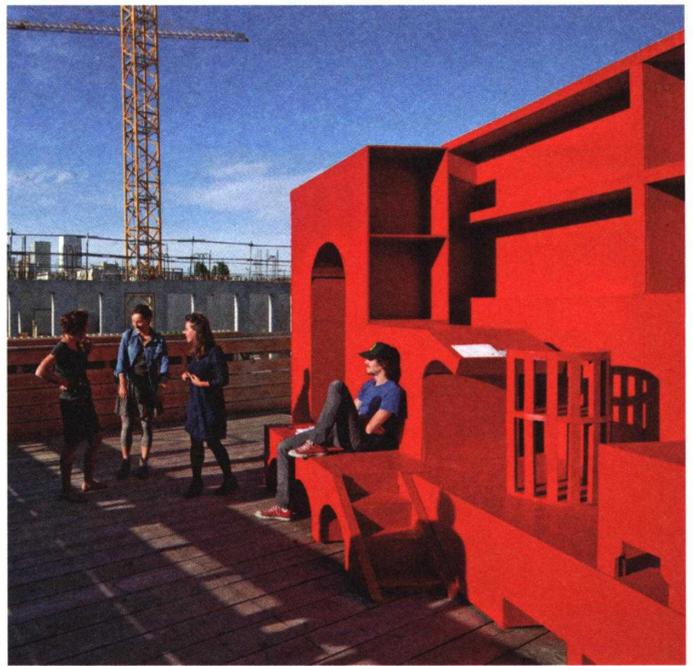
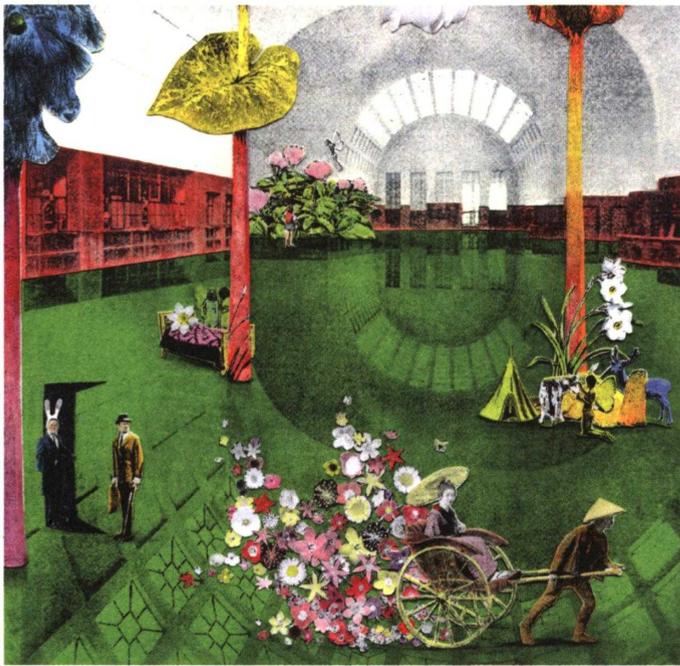
Jacques-François Marchandise, directeur de la recherche et de la prospective de la FING, Fondation Internet Nouvelle Génération (Paris).

P. 46 **Un logiciel pour simuler la ville du futur**

Pirandello® est un logiciel permettant de simuler des scénarios sur l'aménagement de grands territoires urbains, créé par Jean Delons et Vincent Piron (Paris).

P. 51 **Des autoroutes pour vélos à Toronto**

Chris Hardwicke, urbaniste, auteur d'un projet de réseau cycliste en site autonome (Toronto).



Quand le temps est la ressource

- P. 54 **L'aménagement des temporalités**
Luc Gwiazdzinski, géographe, enseignant chercheur à l'université de Grenoble, président du pôle des Arts urbains (pOlau), et directeur de la Maison du Temps et de la Mobilité de Belfort.
- P. 58 **L'enjeu durable, c'est l'existant !**
Gerard Reinmuth, architecte associé de l'agence australienne *Terroir* (Sydney/Copenhague).
- P. 62 **Quand la Chine se recode elle-même**
Philosophe et urbaniste, Jean Attali dirige le département « Ville, Architecture et Territoire » de l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Malaquais (Paris).
- P. 67 **La ressource, c'est l'aménagement des vides**
Michael Rudolph, co-fondateur de Station c23 (Leipzig), agence d'urbanisme d'architecture et de paysage, engagée dans la gestion des situations de désurbanisation et de désindustrialisation dans les territoires de l'ancienne RDA.
- P. 70 **Portfolio Troll par AWP**
Oasis nocturnes temporaires. Rome 2004.

La culture, 4^e pilier du développement durable

- P. 75 **Il faut écrire l'histoire de l'environnement**
Sébastien Marot, philosophe, critique d'architecture et de paysage, professeur à l'École d'architecture de Marne-la-Vallée.
- P. 80 **La « haute qualité artistique et culturelle »**
Stefan Shankland, artiste récompensé en 2011 pour sa démarche HQAC (Haute Qualité Artistique et Culturelle) avec le prix COAL Art & Environnement (Ivry).
- P. 85 **« La ville à l'état gazeux »**
Maud Le Floc'h, fondatrice du pOlau, le pôle des arts urbains (Tours).
- P. 88 **Dans l'espace public, ordre ou désobéissance ?**
Designer-graphiste pendant plus de trente ans, après des études de philosophie et de mathématiques, Pippo Lionni se consacre désormais à la peinture et à la vidéo.
- P. 90 **Au paradis des HLM des quartiers nord de Marseille**
Jean-Luc Brisson, artiste, paysagiste et conteur (Marseille).



LA CULTURE, QUATRIÈME PILIER DU DÉVELOPPEMENT DURABLE

Il faut écrire l'histoire de l'environnement

Sébastien Marot¹ invite depuis vingt ans à prendre le temps de regarder les situations construites. Philosophe, critique d'architecture et de paysage, il est aussi professeur à l'École d'architecture de Marne-la-Vallée où il donne, depuis cinq ans, un cours d'introduction à l'histoire de l'environnement en première année. Nous l'avons interrogé sur les éléments et faits marquants de son récit.

La nouvelle approche urbaine initiée par les paysagistes au début des années 1990 vous a incité à développer une réflexion sur les épaisseurs du territoire, en considérant les substrats et les infrastructures intégrées, soit l'urbanisme du dessous. Après un travail sur la notion de suburbanisme, vous vous intéressez aux notions environnementales en cherchant l'origine des dérives qui ont abouti, dans l'histoire, à l'effondrement des ressources. Quelle était votre motivation première ?

J'étais surpris de constater que les questions environnementales, lorsqu'elles sont abordées dans les écoles d'architecture, le sont surtout par les ingénieurs et les constructeurs pour décrire les dispositifs techniques, et non par les historiens. Pourtant elles ne sont pas étrangères à une grande partie de la réflexion classique sur l'architecture. On peut relire Vitruve en s'interrogeant sur le concept de *soliditas*, ou Alberti sur l'économie de la construction et l'aménagement du site, c'est passionnant. L'idée est de revisiter l'histoire de cette discipline à partir des préoccupations environnementales. Les problèmes ne sont pas nouveaux. Il y a, par exemple, de nombreuses études faites récemment par les historiens sur la fin de l'Empire romain, celle-ci n'étant plus seulement une histoire religieuse ou d'invasions, mais liée à un fait majeur : l'exploitation du sol qui l'avait considérablement appauvri. Les considérations environnementales deviennent maintenant fondamentales du point de vue de l'histoire. Il est certain que les événements du passé peuvent nous apprendre des choses. L'intérêt actuel pour l'architecture vernaculaire en témoigne. La recherche sur la passivité des

Le Club de Rome a été le commanditaire d'un certain nombre de rapports, dont le fameux « Facteur 4 », qui fait, lui, la part belle au thème de l'efficacité énergétique.

bâtiments va faire faire des bonds à l'histoire de l'architecture. Il est donc bon d'y réfléchir au-delà même des normes.

Par rapport au débat sur le local et le global, notamment ?

Certains pensent que la globalisation va nous sauver des méfaits de la globalisation. La solution serait *more of the same*, avec des ingénieurs pour inventer des architectures nouvelles. Bien sûr, il faut y placer de l'espoir, mais est-ce suffisant ? C'est toute la question que posent aujourd'hui les tenants de la décroissance. Je m'appuie notamment sur un rapport classique, *The Limits to Growth*² (1972, traduit en français par *Halte à la croissance*), que le Club de Rome commandita au laboratoire de théorie des systèmes du MIT. Ce Club de Rome (rien à voir avec le Vatican) avait été fondé, quelques années plus tôt, par une poignée de personnes privées (par ailleurs chevaliers d'industrie, scientifiques, représentants d'institutions internationales, etc.) qui commençaient à s'inquiéter de l'état du monde et de la planète. L'un des principaux fondateurs de ce club était Aurelio Peccei qui travaillait chez Fiat et avait créé plusieurs usines dans le monde pour ce constructeur automobile. Ce rapport était censé mettre en réseau les données dont on pouvait disposer à l'époque (en termes d'évolution démographique, économique, etc.) et dégager des scénarios prospectifs. L'équipe du MIT, emmenée par Dennis Meadows³, développa donc un modèle (World 3) qui mettait en interaction les courbes de la croissance mondiale, des produits intérieurs bruts, les chiffres concernant la pollution, l'état des ressources estimées, afin d'en dégager une série de scénarios à l'échelle globale.

Combien de scénarios ont-ils dessinés ?

Une quinzaine, ou presque. Le premier (ou scénario 0) consiste à simplement extrapoler la tendance dessinée au cours du xx^e siècle, laquelle aboutirait, d'après le modèle, à un effondrement économique global autour du premier tiers du xxi^e siècle. Chacun des autres scénarios examine l'effet qu'aurait, sur l'ensemble du système, la modification ou le contrôle volontaire d'une de ces courbes, par exemple la démographie, la croissance industrielle, la pollution, l'efficacité énergétique et la consom-

mation. Le problème, c'est que tous ces scénarios individuels aboutissent en gros au même résultat que le premier. Certains retardent l'effondrement de quelques années, certains émoussent un peu sa violence ou l'étalent sur une plus longue période, d'autres au contraire précipitent sa brutalité. Bref, tous vont dans le mur. Seul le dernier scénario, celui où tous les autres sont combinés (contrôle de la démographie, démultiplication de l'efficacité énergétique, modération volontaire de la consommation, contrôle de la pollution...), permettait d'envisager un développement « durable » de l'humanité et du monde. C'est là une conclusion qu'un bon sens partagé permettrait peut-être d'atteindre aujourd'hui, mais ce modèle a le mérite de lui fournir une base assez rationnelle. Le livre, que ses auteurs ont remis à jour plusieurs fois pour perfectionner le modèle et intégrer les dernières données dont nous pouvons disposer, est toujours de la plus grande actualité.

Le club est-il encore actif ?

Oui, et plusieurs des auteurs du livre, comme Dennis Meadows, aussi. À côté de la masse des nouveaux convertis au « développement durable », ces chercheurs sont aujourd'hui parmi ceux qui ont non seulement la plus grande profondeur de vue mais aussi la plus grande ancienneté de réflexion sur toutes ces questions. Le Club de Rome a d'ailleurs été, depuis, le commanditaire d'un certain nombre d'autres rapports, dont le fameux « Facteur 4 », qui fait, lui, la part belle au thème de l'efficacité énergétique. En présentant une cinquantaine d'inventions techniques d'ores et déjà disponibles (dans les champs de l'architecture, de l'urbanisme, de la domotique, etc.), mais qu'il s'agirait de promouvoir et de diffuser, il s'efforce de démontrer que le développement pourrait être compatible avec une plus grande économie des ressources (produire deux fois plus avec deux fois moins). Il aborde aussi toute une série de mesures juridiques et fiscales (dont les écotaxes), qui seraient susceptibles de faire tourner l'économie de marché dans un cercle plus vertueux. Ses auteurs pensent donc qu'il y a une solution juridico-technique à la crise environnementale, dans un monde qui continuerait à fonctionner, en gros, de la même manière, mais dont la plomberie serait

quelque peu corrigée. Ils considèrent que la globalisation peut ajuster elle-même les excès ou les déséquilibres du marché, en favorisant éventuellement un raccourcissement des chaînes de production, des transports et des moyens de communication. D'autres posent la question d'une relocalisation de la production énergétique.

Qu'en est-il des théories urbaines ?

La foi technicienne est assez dominante dans le champ, mais elle n'y règne pas sans partage. Il existe par exemple une thèse, plutôt chargée politiquement à gauche (mais également partagée par tout un segment du « nouvel urbanisme ») et défendue par l'Italien Alberto Magnaghi, professeur d'urbanisme à Florence. Il développe l'idée de redonner du pouvoir au local, de promouvoir le *nuovo municipio*. Il cherche une assise territoriale et politique de la commune, milite pour une reterritorialisation, et évoque l'idée d'une « récession prospective » dans un nouveau Moyen Âge ! L'idée que nous sommes peut-être à la veille d'un âge des ténèbres, que nous pourrions choisir d'inventer au lieu de nous contenter de le subir, est très prégnante.

Vous citez l'exemple de la fin de l'Empire romain avec l'histoire du sol, les rapports du Club de Rome qui s'intéressaient à la thèse de la décroissance, ainsi que la thèse d'Alberto Magnaghi. À quels autres travaux faites-vous référence dans votre introduction à l'histoire de l'environnement ?

Ce sont quelques exemples qui aident à réfléchir, mais je me sers aussi de beaucoup de travaux d'historiens. Pour expliquer par exemple les effets de l'économie de marché sur le paysage et la ville, le livre extraordinaire de William Cronon, *Nature's Metropolis*⁴, est très utile. Cronon, qui n'était pas un historien de l'environnement au départ, y fait une histoire environnementale de Chicago et du Grand Ouest américain. Il se demande comment une bourgade de quinze baraques en 1830 a pu devenir, en cinquante ans à peine, l'une des villes les plus peuplées du monde, qui tient en 1893 une Exposition colombienne que la planète entière vient voir ! C'est une illustration parfaite de la façon dont tous les rouages de la révolution industrielle ont

pu se déployer sur un territoire où ne jouait pas la résistance de traditions économiques ancrées dans le sol comme en Europe. Un exemple édifiant de la façon dont l'économie de l'échange et de la production de masse a transformé l'espace.

Vous évoquez la modification d'un territoire presque vierge par l'économie de marché ?

Oui, et à l'échelle suprarégionale. Il s'agit de tout le Middle West. La partie centrale du livre est divisée en trois chapitres : *Grain, Meat, Lumber* (graine, viande, bois). L'auteur explique que la société industrielle s'installe dans un endroit où les ressources sont invraisemblables : elles avaient prospéré sans contrôle depuis trois cents ans, après que les populations amérindiennes eurent été décimées par les virus que les premiers colons avaient apportés avec eux (et qui s'étaient répandus plus vite qu'eux à travers tout le continent). En fait, ce que les Américains appellent la *wilderness* (les forêts gigantesques, les hordes de bisons, etc.) n'était bien souvent que la ruine proliférante d'un paysage naguère cultivé. Les colons se trouvaient face à une mine d'or ! Une fois installés, ils décimèrent les forêts et drainèrent toutes les ressources du sol vers le transformateur que constituait la ville, stimulant ainsi son invraisemblable croissance. La puissance de Chicago, au bord du lac, avec tous ses bateaux qui apportaient le bois de tous les États du Nord... les images de cette déforestation sont impressionnantes.

Le système d'exploitation était ultra-efficace : les rondins glissaient vers les rivières sur les pistes glacées en hiver, attendaient le dégel pour descendre ces dernières. Des photos montrent les engorgements de bois (*logjams*) qui se produisaient souvent, atteignant parfois une hauteur de cinq étages ! Un système analogue se mit en place autour du chemin de fer pour l'acheminement du grain issu des plantations (de blé et de maïs) qui remplacèrent rapidement les céréales natives. Le silo local, près de la station, remplissant les wagons, jusqu'aux énormes silos du port de Chicago. Avec ce nouveau système (complété par le télégraphe), on pouvait acheter et échanger une certaine quantité de grain (de qualité déterminée) sans même l'avoir vue. Les bons d'échange se généralisent et s'échangent eux-

mêmes, boostant l'échelle du *stock exchange* dont on oublie que le nom même renvoie aux ressources du sol. Même système pour la viande, mais perfectionné par l'invention du wagon réfrigéré (grâce à la glace du lac) qui va permettre de transporter à une échelle territoriale bien plus vaste cette denrée censément périssable. Ce sont les images apocalyptiques des *stockyards* et de la « chaîne de démontage » qu'ont popularisées les romans d'Upton Sinclair. En somme, ce que décrit très bien ce livre, ce sont les mécanismes économiques et les inventions techniques qui ont permis à la métropole de l'économie de marché de virtualiser et, littéralement, de liquéfier un territoire de ressources.

Les paysans ne dépendaient plus du marché local, ils étaient devenus des citoyens des colonies rurales. Les marchés locaux étaient balayés par un système économique et commercial plus vaste.

En France, mis à part la Manufacture des armes de Saint-Étienne, nous n'avons pas connu de grandes manufactures, alors qu'aux États-Unis, tout un réseau s'y est développé. Tout l'organisme régional se mit à fonctionner à partir du réseau urbain vers lequel convergeaient ses ressources, et dont il était entièrement dépendant, y compris pour la fourniture de ses moyens de production. C'est fantastique à voir à Chicago, notamment par l'ampleur et la rapidité du phénomène.

La ville concentrait l'information et la redispachait. La ville est devenue le transformateur électrique de tout ce territoire.

Les conditions géographiques et climatologiques ont fait de ce territoire un lieu idéal pour développer une activité commerciale et la ville s'est développée très vite ?

Oui, et il est passionnant de remettre ainsi en perspective le développement de l'architecture et de l'urbanisme à Chicago. Les premiers gratte-ciel construits là-bas par Sullivan sont le pendant (et à certains égards les instruments, comme le silo et le wagon réfrigéré) de cette liquéfaction du territoire

Une liquéfaction du territoire... liée à l'attrait du gain ?

Ce n'était plus des rapports d'individu à individu. Les denrées se mélangeaient aux autres, en étant invisibles dans le détail à travers un réseau omniprésent. L'argent était le médiateur de tous ces rapports. Il n'y avait plus aucune relation directe entre celui qui consommait la viande et celui qui élevait la bête. On ne savait plus d'où venait la viande. La ville concentrait l'information et la redispachait. La ville est devenue le transformateur électrique de tout ce territoire. Tout l'écosystème du Middle West a été modifié. Chicago n'est pas le seul exemple, il y a aussi Saint-Louis et d'autres villes, mais c'est à Chicago que ce système de métropolisation du marché libre s'est produit et accéléré de la façon la plus édifiante.

C'est là-bas que se développe la centrale d'achat, ces gigantesques ruches qui vendaient sur catalogue (et par correspondance), y compris aux fermiers les plus reculés, toutes sortes de produits, depuis les machines agricoles jusqu'aux dés à coudre.

Et ces manufactures, ces grands magasins, étaient situées au cœur des villes ?

Oui, et elles étaient évidemment pionnières en matière d'architecture. Il faut lire à cet égard l'étonnant texte qu'Alvin Boyarsky publia en 1970, *Chicago à la Carte: The City as an Energy System*⁵, dont Rem Koolhaas s'est du reste pas mal inspiré pour écrire *New York délire*⁶.

L'Exposition colombienne de Chicago, organisée en 1893, a-t-elle été créatrice de nouvelles formes urbaines ?

À l'époque de cette Exposition colombienne, du nom de Christophe Colomb, Chicago était vu comme le lieu du capital débridé, du commerce et de la production brute. Pour ses organisateurs, c'était l'occasion de redorer le blason de la ville aux yeux du monde, et de produire des images édifiantes d'architecture et de paysage susceptibles de rédimmer la monotonie et les dévastations territoriales dont la métropole s'était nourrie. Ils ont fait venir l'architecte-paysagiste Frederick Law Olmsted pour compléter le plan à la Beaux-Arts de l'exposition. C'est autour de ce moment-là qu'il a conçu Riverside. La ville, qui pompait toutes les ressources et qui modifiait tout l'écosystème du Middle West, a commencé à manufacturer une espèce de paysage pittoresque, qui va d'abord servir de cadre aux lotissements et qui aura pour objectif de régler le problème de l'eau. On reconnaît les petites *hills*, très différents de la ville américaine de base. Les paysagistes ont fabriqué une nature

de synthèse domestique et toutes sortes de modèles qui vont restaurer ce qui a été détruit pour le développement de la ville, un modèle y compris pour les ruraux.

La ville et les réseaux urbains ont profondément bouleversé nos écosystèmes territoriaux jusqu'à confectionner de toutes pièces des « natures » de synthèse et de substitution. Si l'exemple de Chicago est particulièrement instructif, c'est parce qu'on y voit fonctionner presque à nu, sans qu'ils soient contraints ou ralentis par la résistance de cultures territoriales préexistantes, les mécanismes et les logiques économiques globales qui ont progressivement changé la face de toutes les régions du monde.

C'est donc surtout à travers l'histoire de l'Europe et de la civilisation occidentale que vous abordez ce sujet. D'autres exemples pourraient être pris aussi en Afrique, en Asie...

Oui, aujourd'hui, l'essentiel se passe en Asie. L'échelle des projets entrepris là-bas dans le domaine du paysage et des infrastructures au nom du durable n'a plus rien à voir avec ce que l'on fait ici. Mais j'ai commencé mes recherches par l'Europe et les États-Unis essentiellement. Il est intéressant de voir comment les civilisations anciennes géraient leurs ressources. Il y a aussi les changements majeurs liés à l'évolution de la science. Cela nous fait relire les événements historiques à la lumière de la question environnementale. Les écrits de Jared Diamond, historien, généticien, géographe et médecin, sont aussi très instructifs. L'un de ses ouvrages, publié il y a quinze ans, a été traduit par *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*⁷. La question principale qu'il pose est : Pourquoi certaines civilisations sont plus avancées que d'autres ? Pourquoi une poignée d'Espagnols mettent en déroute des civilisations d'Amérique du Sud ? Sa réponse : grâce aux armes, aux virus et à l'acier. Son livre interroge l'histoire du monde à partir de cette question, en remontant les causes de l'événement. Quelques années après, il a écrit un autre livre intitulé *Effondrement*⁸, qui est une liste d'études de cas d'effondrements de sociétés liés à l'épuisement des ressources ou au mauvais usage qu'elles en faisaient.

Sa passion pour l'ornithologie l'avait amené à étudier l'écosystème d'îles éloignées qui ont longtemps fonctionné de façon autarcique, comme des quasi-mondes. Il fait, dans ce livre, la somme de toutes les études faites sur la disparition de la population de l'île de Pâques. Il raconte comment le Japon s'est sauvé de l'épuisement des ressources, ou pourquoi les Vikings n'arrivaient pas à s'établir au Groenland. Il a pris aussi l'exemple d'Haïti et de Saint-Domingue, pour montrer comment une île peut avoir deux exemples très contrastés de gestion des ressources. Ces études profitent notamment des progrès considérables de la génétique. Grâce à eux, on parvient maintenant à retracer le développement de certains types de plantes et à déterminer leurs foyers d'origine. En pratiquant des coupes et des forages géologiques dans le sol, on peut dater l'origine de certains végétaux et connaître, par époque, les ressources qui étaient utilisées par les populations.

Avec ces progrès dans les méthodes d'investigation, la séparation entre l'histoire et la préhistoire est en train de s'éroder. On disait que l'histoire commençait avec l'écriture, mais désormais, on peut lire dans le sol et transformer en documents historiques des tas de choses qui n'étaient que poussière. Ce n'est pas un hasard si ce changement se produit maintenant.

En s'intéressant aux histoires de ressource et d'effondrement, il est donc bien question de renouvellement ?

Nous essayons de trouver des clés pour comprendre tous ces processus, et d'accumuler une certaine *jurisprudence* en la matière. À l'époque où le mot d'ordre est « développement durable », il serait vraiment paradoxal que la discipline qui a fait (ou devrait faire) de la durée son sujet d'étude, à savoir l'histoire, ne soit pas interrogée.

PROPOS RECUEILLIS PAR CARINE MERLINO

ILLUSTRATION : JULIEN GRATALOU

1. Ex-fondateur de la revue *Le Visiteur* publiée par la Société française des architectes (SFA) et actuel directeur éditorial de la revue *Marnes : documents d'architecture*, il a notamment publié *L'Art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, Éditions de la Villette, 2010 [*Sub-Urbanism and the Art of Memory*, AA Publications, Londres, 2003, traduction en espagnol Gustavo Gili, Barcelone, 2006], édité un recueil d'essais d'André Corboz (*Le Territoire comme palimpseste*, L'Imprimeur, Paris, 2001) et traduit ceux de John Brinckerhoff Jackson (*La Nécessité des ruines et autres sujets*, Linteau, Paris, 2004). Accueilli comme chercheur au Centre canadien d'architecture de Montréal en 2004-2005, il a soutenu à l'EHESS une thèse d'histoire profilée comme un « Manifeste relatif du suburbanisme » : *Palimpsestuous Ithaca*, juillet 2008.
2. *The Limits to Growth* (Universe Books, 1972), publié en français sous le titre *Halte à la croissance ? Rapport sur les limites de la croissance* (éditions Fayard, 1973). Mises à jour à deux reprises par trois de ses auteurs (Donella Meadows, Jorgen Randers et Dennis Meadows) : *Beyond the Limits : Confronting Global Collapse, Envisioning a Sustainable Future*, Chelsea Green Publishing Company, 1993 ; *Limits to Growth : The 30-Year Update*, Chelsea Green Publishing, 2004 (une traduction française est annoncée pour fin 2011).
3. Dennis Meadows fera partie des invités de l'École d'architecture de Marne-la-Vallée lors de deux journées de conférences organisées sur le thème de l'architecture et de l'énergie les 24 et 25 novembre 2011.
4. *Nature's Metropolis : Chicago and the Great West*, William Cronon, W.W. Norton, 1992.
5. *Chicago à la Carte : The City as an Energy System*, Alvin Boyarsky, Architectural Design, décembre 1970.
6. *Delirious New York : A Retroactive Manifesto for Manhattan*, New York, Monacelli Press, 1994, traduction française C. Collet, Marseille, Éditions Parenthèses, 2002.
7. *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Jared Diamond, Gallimard essais, 2000, titre original : *Guns, Germs, and Steel : The Fates of Human Societies*, W.W. Norton & Co, 1997.
8. *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Jared Diamond, Gallimard essais, 2006, titre original : *Collapse : How Societies Choose to Fail or Succeed*, Viking Books, New York, 2005.